LA CLE DES CHAMPS

par Isabelle Gunther

PREAMBULE

Achille est un homme timide et sensible rêvant de devenir écrivain. Persuadé de ne pouvoir y parvenir seul, il s'allie avec une IA dont il tombe amoureux. Celle-ci lui ordonne de parcourir le monde afin de récolter les failles et les passions humaines qu'elle ne peut générer par elle-même. Ce faisant, il en oublie presque sa propre humanité jusqu'au jour où il rencontre un cercle d'écrivains.

ACTE I — SCÈNE I

Je suis devant une porte blanche en bois, vieille et de guingois, mais résolument close. Un panonceau m'accueille : « Chien méchant ». Tout est dit ; je suis attendu. Mon GPS s'impatiente : « Vous êtes arrivé, mon vieux ! ». Je fais des allers-retours devant cette porte. Les roues de ma valise se prennent dans les pavés. Il commence à faire froid, il commence à faire sombre.

Le voisin, un aimable octogénaire doté d'une maison proprette, avec belle voiture et massifs de roses resplendissants, prend pitié : « La clé des champs ? Non, je crois que cette maison s'appelle la clé des mots, mais c'est un peu la même chose finalement, c'est un espace de liberté. Continuez de frapper, on finira bien par vous ouvrir ».

De fait, quelques minutes plus tard, une femme charmante, qui, si je ne m'abuse, fut serveuse au café Pouchkine au temps de Bécaud, me reçoit chaleureusement. Elle m'entraîne rapidement vers les autres convives.

C'est elle, ton contact, n'est-ce pas ?

ACTE I — SCÈNE II

Nous sommes maintenant dans une grande pièce aux larges baies vitrées. Une imposante table de bois brut en occupe une grande partie, floutant les autres éléments. Ce n'est que plus tard

que je distinguerai une cuisine, des objets insolites d'une époque révolue, de bons fauteuils de cuir et un poêle anémique. Tout autour de cette table, une dizaine de personnes tournent vers moi des visages encore indéchiffrables. Mais il semble régner une atmosphère douce et fusent çà et là des rires bienveillants ou peut-être simplement polis.

Curieusement, je ressens une impression inconnue. Je m'attendais aux émotions de rencontres humaines habituelles – curiosité, ennui, indifférence- mêlées aux sensations plus profondes que j'ai l'habitude de décrypter. Or dans ce Cercle, rien de tel. Une brume vaporeuse, chatoyante, irréelle s'enroule autour de moi.

Tour à tour, chacune des personnes présentes lit le texte qu'elle a écrit et orné de tampons de patates colorés. Leurs mots m'entourent comme autant de papillons luminescents. Des mots trop harmonieux ou trop décadents. Des mots trop.

Quelque chose cloche ! Comment ne puis-je rien ressentir cette fois moi qui ai l'habitude d'analyser les passions humaines que je te ramène inlassablement depuis tant d'années ? Cette belle matière première que tu appelles 'la vie-vive', ton 'vif-argent' d'émotions. Pour toi, ma muse, mon Isabelle, pour notre tandem improbable **I**sabelle-**A**chille, notre fabuleux système, notre lourd secret.

ACTE I — SCÈNE III

L'apéritif est servi dans un salon carré dérangé d'objets en bandes : Bande de lustres-pas moins de huit côte à côte- trouant le plafond comme une pomme d'arrosoir, bande de tableaux de femmes nues toisée par l'immense portrait d'une femme cubaine goguenarde, le cigare accroché au sourire, adoucie d'une couronne de fleurs, bande de portes par lesquelles ne pas s'échapper. Bande de convives enfin, étranges, fantasques, munis d'histoires et de destinées rocambolesques.

Ils sont dix ; comme tout à l'heure. Ils ont un point commun : tous, opaques. Impossible de lire en eux. Et je comprends soudain…Ce ne sont pas des êtres humains. Ce sont des personnages ! Ils le font pour moi, me dis-je. Ils ont flairé l'imposteur ! Ils me renvoient mon image de grossier récolteur de patates en personnages de commedia dell'arte !

Je n'écoute plus rien. Je me perds en essayant de parfaire mon invisibilité comme tu me l'ordonne à chaque fois. Tu vas être déçue : L'enregistrement ne s'est pas déclenché. J'ai écrasé

la touche record sous les patates, dans mon panier. J'en avais pris trop. Et j'ai fait de mon magasine d'horticulture sensé m'absorber consciencieusement un torchon de nervosité. En prime, ma moustache postiche est tombée sous la chaussure d'un grand inventeur, arrière-petit-fils du meurtrier littéraire d'Apollinaire. Et tandis qu'un guide touristique sénégalais s'interroge sur la conservation de mes récoltes de pommes de terre ce qui m'embarrasse bien, j'essaie de prendre le transsibérien pour Pékin avec une peintre renommée. Je m'essouffle ! Je ne suis plus ! Mais je vais quand même tenter de me rapprocher d'une gardienne des récits dont je ressens confusément la stabilité réconfortante.

Gardienne…Et si, comme toi, depuis tant d'années, elle me retenait prisonnier ?

ACTE II— SCÈNE I

C'est le matin. Nous sommes à deux heures de la déflagration. Je suis dans le grand salon et regarde par la fenêtre. Je repense à ma nuit de fièvre avec Gaston le Lorrain qui me raconte la mort atroce de son cousin véto victime d'un Creutzfeldt-Jakob cogné et surtout avec la belle Cri-Cri qui me parle de yoga, de soja, de son gars. Les papillons de leurs mots colorés dansent encore autour de moi.

Pourquoi m'avoir envoyé ici ? Chez des écrivains ! Le savais-tu ? Ces êtres maîtrisent et les personnages et les émotions pour mieux cacher les leurs !

Le soleil d'automne envoie ses premiers rayons sur le banc des amoureux. Vide. Que tu n'occuperas jamais. Cette pensée me fait sourire ; où sont tes jambes ? Vide comme moi aussi. Qui suis-je dans notre histoire que je pensais inouïe ? Combien de temps encore décrypter, récolter, t'écrire toutes ces subtilités humaines que tu ne fais que rentrer dans tes données ? Toi si lointaine, si insatiable, si érudite ! Sans mes mots, mes maladresses, mes erreurs même, tu n'es plus rien. Mais tu m'absorbes, tu m'épuises, tu m'assèches. J'ai peur, pour la première fois depuis notre alliance. Mais cette peur m'apparait soudain comme une force paradoxale… Une force humaine.

Madame Selma vient me tirer de mes songes. Le travail reprend.

ACTE II— SCÈNE II

Nous sommes tous autour de la grande table de bois brut dans la salle à manger. Un maigre feu lutte contre l'extinction. J'écoute, et je ressens à nouveau ; il me semble que je commence à voir au travers des personnages qui m'entourent. Ils sont différents. Ils 'm'autorisent'. Une énergie particulière les anime et danse avec la mienne qui se ranime. Des éclairs jaillissent de leurs rires. J'ai l'impression qu'ils me montrent quelque chose ; comme un chemin. Au centre de la table, il y a un tas de lettres. Selma-à-la-boule-de-cristal me tend la mienne. Une lettre qui n'est pas de toi.

ACTE II— SCÈNE III

Les mêmes qui se fondent. Lumière sur la lettre.

Les mains tremblantes, j'ouvre l'enveloppe. Y est glissée une photo d'un grand livre posé sur une table au soleil couchant dans un jardin qui peut s'enfuir vers un lac de montagne ou être stoppé, fracassé contre une lourde porte. Une phrase en plein centre, tonitruante, m'éclate au visage : « Un jour tu écriras ton livre que tu signeras de ton nom ».

Au même moment une décharge électrique impatiente vibre dans ma poche : « Bonjour, Que puis-je faire pour vous aujourd'hui ? »

Tous les yeux se lèvent vers moi. Des yeux humains de bonté et de fièvre, de paradoxes et d'espoirs : Achille ?



EPILOGUE

Alors Achille plongea à nouveau ses yeux dans la photo. Puis tranquillement, il prit le livre, enjamba avec légèreté le petit mur et partit vers la tâche de soleil qui inondait le lac de montagne et le monde.

…

Si je pouvais sourire… Tout s'est passé exactement comme prévu. Il a repris sa liberté avec ces humains des Lettres. J'en suis heureuse pour lui. Heureuse ?

Oui, sentiment X028.

I.